

REVUE



DE LA

NUMISMATIQUE BELGE.



TOME II.



A BRUXELLES.

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE DE A. VAN DALE,

RUE DES CARRIÈRES, N° 50.

—
1846.

MÉDAILLON D'OR INÉDIT DE DIOCLÉTIEN.

PL. I, N° 2.

Les médaillons d'or du Haut-Empire sont d'une rareté excessive ; en général on ne les voit que dans les cabinets royaux, ou dans quelqu'une de ces collections précieuses, auxquelles un savant passionné donne toute son existence en même temps qu'il y consacre la plus grande partie de sa fortune. La possession d'une seule de ces pièces est considérée par le véritable numismate comme un événement trois fois heureux ; et, le jour où il en devient propriétaire, est marqué par lui d'une pierre blanche.

Vu la rareté de ces médaillons, nous avons pensé que les lecteurs de cette revue s'intéresseraient à la description d'une pièce de ce genre, qui, de la collection de M. Marguier, vient de passer, au prix de deux mille francs, dans le cabinet de M. Meynaerts, à Louvain.

Cette pièce porte à l'avers : C. C. VAL. DIOCLETIANVS. P. F. AVG. Tête nue et barbue de Dioclétien, à droite. Au revers se trouvent ces mots : IOVI. CONSERVATORI. Jupiter, la tête ornée d'une couronne de laurier, est représenté sous la forme d'un homme plein de majesté et de dignité ; une barbe fournie tombe sur sa poitrine ; assis sur un trône, il tient de la main droite la foudre, et de la gauche la haste ; l'on voit à ses pieds un aigle, les ailes éployées, et tenant dans son bec une couronne de laurier. Jupiter a la partie

supérieure du corps nu, tandis que la partie inférieure est revêtue d'une draperie. Exergue ALB (1).

Le type de l'aigle avec la couronne de laurier et les trois lettres de l'exergue, nous autorisent suffisamment à attribuer ce médaillon à la ville égyptienne d'Alexandrie. Comme il ne peut, ce nous semble, exister le moindre doute à ce sujet, nous devons supposer qu'il aura été émis par le peuple de cette ville à l'occasion d'une solennité extraordinaire, comme médaille de fête, et cela sans doute peu de temps après que Dioclétien eut été nommé Auguste par l'armée d'orient, l'an 284 après J.-C.

Rien de plus ordinaire d'ailleurs, dans l'histoire des empereurs romains, que ces sortes de médailles; chacun sait jusqu'à quel point les anciens ont porté l'aveuglement et la folie à l'égard de leurs maîtres d'un jour.

Que de fois, dans des excès d'adulation allant jusqu'à la frénésie, les armées romaines ont élevé leurs chefs au rang des divinités, sans attendre leur apothéose, et lorsque ces derniers étaient encore pleins de vie et de santé.

Les médailles d'Aurélien, de Carus et de plusieurs autres princes et princesses nous en fournissent de fréquents exem-

(1) D'après Porphyre, le trône, par sa solidité, marquait la stabilité de l'empire du maître des dieux. La nudité de la partie supérieure du corps de Jupiter signifiait que ce dieu était visible aux intelligences supérieures, de même que la partie inférieure du corps, revêtue d'une draperie, indiquait que le dieu restait caché au plus grand nombre des mortels. Le sceptre et la foudre avaient rapport à sa puissance sur les dieux et les hommes; quant à l'aigle, sa présence aux pieds de Jupiter donnait à entendre que celui-ci était le souverain dominateur du ciel et de la terre, de même que l'aigle est le roi de tous les oiseaux.

ples. Étrange contradiction ! On élevait au rang des dieux ceux qu'on assassinait quelques jours après. Ne dirait-on pas que ces mêmes hommes, qui avaient déclaré immortels de simples humains, s'empressaient de reconnaître leur erreur de la veille en lui donnant un démenti sanglant, sorte de protestation sauvage contre toute prétention humaine à l'immortalité (¹) ?

Parmi les marques de vénération des peuples envers leurs tyrans, à cette époque de démoralisation et de délire, l'une des plus usitées était de représenter les despotes sous les symboles et les attributs d'une de leurs divinités ; l'on prétendait ainsi, par une allégorie flatteuse et hyperbolique, non-seulement glorifier les vertus de ceux qui n'en avaient aucune, mais encore donner à entendre que le prince était considéré comme le modèle le plus parfait, la représentation la plus exacte de la divinité. A la vérité, ce respect outré, cette vénération impie, n'étaient pas inspirés par la reconnaissance ni l'admiration ; c'était plutôt les tristes effets de l'asservissement et de l'esclavage (²).

Bien que l'art de la gravure eût été en décadence complète depuis les guerres opiniâtres qui désolèrent l'empire romain sous Gallien, le sentiment du beau, du gracieux, du vrai, ne devait point être absolument éteint sous Dioclétien puisque, de même que plusieurs pièces frappées sous cet empereur, le médaillon que nous faisons connaître

(¹) Dioclétien, après s'être élevé au comble de la puissance, ne sut pas se défendre d'un orgueil sacrilège, et prétendit se faire adorer ; ce qui fut ordonné par édit.

(²) A cette malheureuse époque, le glaive de la tyrannie était suspendu sur toutes les têtes ; quiconque osait élever la voix était égorgé à l'instant.

ne le cède en rien à ce que l'art romain, dans sa belle époque, a produit de plus parfait en ce genre. L'art de la gravure ne fut d'ailleurs entièrement perdu qu'après que la religion chrétienne fut élevée sur les ruines de l'idolâtrie, comme on le voit par les médailles des empereurs, dès les premiers siècles de l'empire de Byzance.

Le médaillon de Dioclétien, dont nous avons entretenu nos lecteurs, a dix-sept lignes de diamètre, et pèse, en or fin, une once, cinq gros et quarante-deux grains.

MEYNAERTS.

1
OK.



2
OK.



3
OK.

